

rouge. Denis, sanglant aussi des pieds à la tête, se tenait debout au milieu de la chambre.

Quand il vit cela, M. Marambot se crut mort, et il perdit connaissance.

Il se ranima au point du jour. Il fut quelque temps avant de reprendre ses sens, de comprendre, de se rappeler. Mais soudain le souvenir de l'attentat de ses blessures lui revint et une peur si véhémente l'envahit, qu'il ferma les yeux pour ne rien voir. Au bout de quelques minutes son épouvante se calma, et il réfléchit. Il n'était pas mort sur le coup, il pouvait donc en revenir. Il se sentait faible, très faible, mais sans souffrance vive, bien qu'il éprouvât en divers points du corps une gêne sensible, comme des piqûres. Il se sentait aussi glacé, et tout mouillé et serré comme roulé dans des bandelettes. Il pensa que cette humidité venait du sang répandu; et des frissons d'angoisse le secouaient à la pensée affreuse de ce liquide rouge sorti de ses veines et dont son lit était couvert. L'idée de revoir ce spectacle épouvantable le bouleversait et il tenait ses yeux fermés avec force, comme s'ils allaient s'ouvrir malgré lui.

Qu'était devenu Denis? Il s'était sauvé, probablement.

Mais qu'allait-il faire, maintenant, lui, Marambot? Se lever? appeler du secours? Or, s'il faisait un seul mouvement ses blessures se rouvriraient sans aucun doute; et il tomberait mort au bout de son sang.

Tout à coup, il entendit pousser la porte de sa chambre. Son cœur cessa de battre. C'était Denis qui venait l'achever, certainement. Il se mit à respirer pour que l'assassin crût tout bien fini, l'ouvrage terminé.

Il sentit qu'on relevait son drap, puis qu'on lui palpa le ventre. Une douleur vive près de la hanche, le fit trébucher. On le lavait maintenant avec de l'eau fraîche, tout doucement. Donc on avait découvert le forfait et on le soignait, on le sauvait. Une joie éperdue le saisit; mais, pas un reste de prudence, il ne voulut pas montrer qu'il avait repris connaissance et il entrouvrit un œil, un seul, avec les plus grandes précautions.

Il reconnut Denis debout près de lui, Denis en personne! Miséricorde! Il referma son œil avec précipitation.

Denis! Que faisait-il alors? Que voulait-il? Quel projet affreux nourrissait-il encore?

Ce qu'il faisait? Mais il le lavait pour effacer les traces! Et il allait l'enfourer dans le jardin, à dix pieds sous terre, pour qu'on ne le découvrit pas? Ou peut-être dans la cave, sous les bouteilles de vin fin?

Et M. Marambot se mit à trembler si fort que tous ses membres palpaient.

Il se disait: "Je suis perdu, perdu perdu!" Et il se serrait désespérément les paupières pour ne pas voir arriver le dernier coup de couteau. Il ne le reçut pas. Denis, maintenant, le soulevait et le ligaturait dans un linge. Puis il se mit à penser la plaie de la jambe avec

soin comme il avait appris à le faire quand son maître était pharmacien.

Aucune hésitation n'était plus possible pour un homme du métier: son domestique, après avoir voulu le tuer, essayait de le sauver.

Alors M. Marambot, d'une voix mourante, lui donna ce conseil pratique:

— Opère les lavages et le pansement avec de l'eau coupée de coaltar saponiné!

Denis répondit:

— C'est ce que je fais, monsieur. M. Marambot ouvrit les deux yeux.

Il n'y avait plus trace de sang ni sur le lit ni dans la chambre, ni sur l'assassin. Le blessé était étendu en des draps bien blancs.

Les deux hommes regardèrent.

Enfin, M. Marambot prononça avec douceur:

— Tu as commis un grand crime.

Denis répondit:

— Je suis en train de le réparer, monsieur. Si vous ne me dénoncez pas, je vous servirai fidèlement comme par le passé.

Ce n'était pas le moment de méconter son domestique. M. Marambot articula en refermant les yeux:

— Je te jure de ne pas te dénoncer.

(A suivre)

Comment reconnaît-on un journal vendu?

Une anecdote de bon vieux temps.

Le député de Drummond et d'Arthabaska, feu M. J. B. Éric Dorion, connu dans le monde politique sous le nom d'Enfant Terrible, dans la campagne électorale qui suivit la défaite de l'Administration Carter Macdonald, en 1863, expliquait aux habitants de son comté comment on pouvait reconnaître la presse reptilienne.

Monté sur un *lausting*, il déployait un journal conservateur et se montrait au peuple en disant:

— La gazette que je tiens à la main est corrompue et vendue au gouvernement. Il n'est pas nécessaire de savoir lire pour reconnaître si ces journaux sont vendus ou non.

Regardez ce journal, voyez-vous ces petites bêtes. (Ceci l'orateur désignait du doigt les vignettes représentant les armes de la Reine posées au-dessus des annonces officielles.) Regardez bien ces petites bêtes. Vous les trouverez toujours dans les colonnes d'un journal vendu. C'est une manière infail-

libre de savoir si la gazette est honnête ou non. Quelques mois plus tard Cartier était défait et les libéraux arrivaient au pouvoir. M. Dorion reprend la campagne électorale. Il était alors le propriétaire-rédacteur d'un journal appelé le *Défricheur* publié à l'Avenir. Il distribuait sa feuille de maison en maison et recommandait aux habitants de lire attentivement certains articles contre la politique conservatrice. Les habitants prenaient le journal et l'examinaient. En voyant l'en-tête de quelques annonces du gouver-

nement libéral, ils disaient au politicien:

— Mais, monsieur Dorion, votre journal est vendu maintenant. Il est devenu corrompu comme les autres!

— Comment cela?

— Je vois bien les petites bêtes dont vous nous parlez, il y a quelque temps. Ne venez plus nous blaguer avec votre *Défricheur*, il est vendu comme les autres journaux. Les petites bêtes y sont. Regardez vous-même.

Le mot de l'habitant est resté sans réplique.

LE MICROBE DU PIANO.

Un docteur allemand, M. Reuter, a émis l'idée d'un congrès contre l'abus du piano. Il sera suivi, dans cette campagne, par tout le monde civilisé. Après avoir pratiqué des expériences sur un grand nombre de sujets, le docteur Reuter a reconnu que le piano était la cause déterminante de la névrose chez les femmes, et il ne demande rien moins que la destruction des innombrables pianos qui infestent l'Europe et tendent à la rendre inhabitable.

Ce n'est pas la première fois d'ailleurs, que la science s'occupe de ce bizarre objet. De l'avis d'illustres médecins, le piano constitue un danger public. Il est endémique, épidémique et contagieux. On cite des localités perdues dans les montagnes dont les habitants, il y a vingt ans, ne connaissaient pas même de vue le terrible instrument. Un beau jour survint un piano, apporté là par quelque imbecile, probablement inconscient. Un mois après, un second piano faisait son apparition: à la fin de l'année, on en pouvait compter cinquante, dont plusieurs à queue. C'est là que est l'espèce la plus dangereuse.

Le microbe du piano est blanc et rectangulaire. Il est surmonté d'un appendice noir, ayant la forme d'un parallélogramme. Il suffit de l'effleurer de la main pour qu'il produise immédiatement un son criard et énervant. Les spécialistes lui donne le nom de *touché*. L'appendice noirâtre s'appelle *dièse* et c'est peut-être l'élément le plus pernicieux du microbe.

On trouve jusqu'à soixante microbes sur un seul piano.

Ces détails suffiront, je l'espère, à faire comprendre les redoutables propriétés de cet instrument. Si l'on réfléchit, en outre, que, sans les pianos, les pianistes n'existeraient probablement pas, on comprendra que peu d'épidémies ont menacé l'humanité d'un pareil danger.

Ajoutons que la loi ne permet aucun recours contre le piano ni contre le pianiste. Assassiner un pianiste est considéré presque comme un crime et sévèrement puni. Il faut espérer que le congrès modifiera ce lamentable état de choses.

PARC SOHMER

La semaine prochaine Duseblon personnellement au Parc Sohmer une vingtaine de nos hommes publics.

Une Ville

surgit comme par enchantement sur la rive opposée du St. Laurent.

Montréal-Sud

Le futur Brooklyn de Montréal se peuple rapidement grâce au bas prix de la propriété.

Personne ne peut aujourd'hui se refuser le luxe d'une propriété foncière, exempte de toute redevance. Le terrain y est salubre et l'atmosphère bienfaisante.

Pères de familles achetez des lots à bâtir.

50 par 181 - \$300

50 par 125 - 200

30 par 103 - 120

30 par 130 - 150

CONDITIONS

\$10 comptant.

Balance \$3 à \$5 par mois.

Billets pour le voyage gratuits par le Grand Tronc ou le Longueuil en s'adressant au bureaux de

Parent Frères

No 46

Rue St-Jacques

MONTREAL.

Magasin de curiosités
Indiennes.

Crosses, Raquettes, Mocassins, de

DEMERS & Cie

1658 rue Notre-Dame, et 252 et 254 rue St-Paul, Montréal.

On trouvera toujours en mains des auvents, des bâches, couvertures pour chevaux, tentes, hamacs, drapoux de toutes les nationalités, feux d'artifices.

M. Demers & Cie sont les agents des meilleures manufactures de feux d'artifice du Canada et des États-Unis.

Imprimé à l'Imprimerie du Commerce, 27 rue des Fortifications, Montréal.

F.-X. LÉSSARD, Imprimeur-Relieur.